

Abir Mukherjee

l'attaque du

Calcutta-  
Darjeeling



LIANA LEVI



1919. La Grande Guerre vient de se terminer en Europe. Après cette parenthèse éprouvante, certains Britanniques espèrent retrouver fortune et grandeur dans les lointains pays de l'Empire, et tout particulièrement en Inde. Ancien de Scotland Yard, le capitaine Wyndham débarque à Calcutta et découvre que la ville possède toutes les qualités requises pour tuer un Britannique: chaleur moite, eau frelatée, insectes perniciose et surtout, bien plus redoutable, la haine croissante des indigènes envers les colons. Est-ce cette haine qui a conduit à l'assassinat d'un haut fonctionnaire dans une ruelle mal famée, à proximité d'un bordel? C'est ce que va tenter de découvrir Wyndham, épaulé par un officier indien, le sergent Banerjee. De fumeries d'opium en villas coloniales, du bureau du vice-gouverneur aux wagons d'un train postal, il lui faudra déployer tout son talent de déduction, et avaler quelques couleuvres, avant de réussir à démêler cet imbroglio infernal.

**ABIR MUKHERJEE** a grandi dans l'ouest de l'Écosse dans une famille d'immigrés indiens. Fan de romans policiers depuis l'adolescence, il a décidé de situer son premier roman à une période cruciale de l'histoire anglo-indienne, celle de l'entre-deux-guerres. Premier d'une série qui compte déjà quatre titres, ce roman a été traduit dans neuf pays.

« Un formidable premier roman. » *Sunday Times*

« Calcutta est si bien évoquée que le lecteur sent perler la sueur à son front. » *Daily Telegraph*

« Enivrant... et hautement captivant. » *Daily Mail*

Abir Mukherjee

# L'attaque du Calcutta-Darjeeling

*Traduit de l'anglais  
par Fanchita Gonzalez Battle*



Liana Levi



*À la mémoire de mon père bien-aimé,  
Satyendra Mohan Mukherjee*



On dirait que Calcutta est plein  
d'hommes qui « s'élèvent ».

Rudyard Kipling, *Cité de l'épouvantable nuit*,  
traduit par Albert Savine,  
Librairie Stock, Paris 1922.





Mercredi 9 avril 1919

## 1

Au moins, il est bien habillé. Cravate noire, smoking, tout le tremblement. Si vous devez vous faire tuer, autant laisser de vous l'image la plus flatteuse.

La puanteur qui se plante dans ma gorge me fait tousser. Dans quelques heures elle va devenir intolérable ; assez forte pour retourner l'estomac d'un poissonnier de Calcutta. Je sors de ma poche un paquet de Capstan, j'en tapote une, je l'allume et j'inhale en laissant la fumée douce nettoyer mes poumons. La mort sent plus mauvais sous les tropiques. Comme la plupart des choses.

Il a été découvert par un petit vigile décharné au cours d'une de ses rondes. Le pauvre a failli en mourir de peur. Une heure plus tard il tremble encore. Il l'a découvert gisant dans une impasse sombre, ce que les gens du lieu appellent *gullee*, bordée sur trois côtés par des bâtiments délabrés, où le ciel n'est visible qu'en regardant en l'air et en se dévissant le cou. Le gamin doit avoir de bons yeux pour l'avoir repéré dans le noir. Mais peut-être s'est-il simplement fié à son nez.

Le corps gît sur le dos, tordu et à demi submergé par un cloaque à ciel ouvert. La gorge tranchée, les membres comme disloqués, et une grosse tache de sang brun sur un plastron empesé. Il manque des doigts à une main et un œil a été arraché de son orbite – cette ultime indignité est l'œuvre des gros corbeaux noirs qui montent encore

une garde sévère sur les toits. Autrement dit, ce n'est pas une fin très digne pour un *burra sahib*.

J'ai quand même vu pire.

Enfin, il y a le message. Un bout de papier taché de sang, roulé en boule et enfoncé de force dans la bouche comme un bouchon de liège dans une bouteille. C'est un détail intéressant, et nouveau pour moi. Quand vous croyez avoir tout vu, c'est agréable de découvrir qu'un meurtrier peut encore vous surprendre.

Une foule d'autochtones s'est rassemblée. Une collection hétéroclite de badauds, de colporteurs et de femmes. Ils se bousculent pour s'approcher de plus en plus près, brûlant d'apercevoir le cadavre. La nouvelle s'est vite répandue. Comme toujours. Le meurtre est un bon divertissement dans le monde entier et là, à Black Town, on pourrait vendre des billets pour voir un *sahib* mort. J'observe pendant que Digby aboie à quelques agents locaux d'établir un cordon. Ces derniers à leur tour crient en direction de la foule et des voix étrangères les huent et leur lancent des insultes. Les agents jurent, ils brandissent leur *lathi* en bambou et frappent de tous côtés en repoussant peu à peu la populace.

Ma chemise me colle au dos. Il n'est pas encore neuf heures et la chaleur est déjà oppressante, même à l'ombre dans la ruelle. Je m'agenouille près du corps et je le tâte. La poche intérieure de la jaquette est gonflée et j'en tire le contenu : un portefeuille de cuir noir, des clefs et des pièces de monnaie. Je range les clefs et la monnaie dans le sac des pièces à conviction et m'intéresse au portefeuille. Il est vieux, mou et usé et a probablement coûté très cher quand il était neuf. À l'intérieur, froissée et écornée par des années de manipulation, une photo de femme. Elle a l'air jeune, probablement une vingtaine d'années, et porte des vêtements dont le style suggère

que la photo a été prise il y a déjà un certain temps. Je la retourne. Les mots *Ferries & Sons, Sauchiehall St., Glasgow* sont imprimés au verso. Je la glisse dans ma poche. Pour le reste, le portefeuille est à peu près vide. Pas d'argent, pas de cartes de visite, quelques reçus. Rien pour indiquer l'identité de l'homme. Je le referme et le range dans le sac avec les autres objets avant de m'occuper de la boule de papier dans la bouche de la victime. Je la tire doucement pour ne pas déranger le corps plus que nécessaire. Elle sort facilement. Le papier est de bonne qualité. Épais, comme celui que l'on trouve dans un hôtel de classe. Je le défroisse. Trois lignes y sont griffonnées. À l'encre noire. Dans une langue orientale.

J'appelle Digby. C'est un fils mince et blond de l'Empire ; tout en moustache militaire et avec l'air d'un homme né pour commander. Il est aussi mon subordonné, ce qui n'est pas toujours visible. Dix ans dans la police impériale et, d'après lui du moins, sachant traiter avec les indigènes. Il s'approche en essuyant ses mains en sueur sur sa tunique et dit : « Inhabituel de trouver un cadavre de *sahib* dans cette partie de la ville.

– J'aurais pensé que c'était inhabituel d'en trouver où que ce soit dans Calcutta. »

Il hausse les épaules. « Vous seriez surpris, mon vieux. »

Je lui tends le bout de papier. « Que pensez-vous de ceci ? »

Il examine le recto et le verso avec un excès d'attention avant de répondre : « Je pense que c'est du bengali... *monsieur.* »

Il a craché ce dernier mot. C'est compréhensible. Voir votre promotion vous échapper n'est jamais facile. Que ce soit au profit d'un outsider fraîchement débarqué de Londres est probablement encore pire. Mais c'est à lui de se tracasser. Pas à moi.

Je demande: «Vous le comprenez?

– Naturellement.» Il lit: «Dernier avertissement. Le sang anglais coulera dans les rues. Quittez l'Inde!»

Il me rend le papier. «On dirait l'œuvre de terroristes, dit-il. Mais c'est audacieux, même pour eux.»

Il a probablement raison, pour autant que je sache, mais avant de tirer des conclusions hâtives je veux des faits. Et surtout je n'aime pas ce ton.

«Fouillez ce secteur de fond en comble. Et je veux savoir qui est cet homme.

– Oh, je sais qui c'est, me répond-il. Il s'appelle MacAuley. Alexander MacAuley. C'est une grosse légume au Writers'.

– Où?»

Digby prend l'air de quelqu'un qui vient d'avaler quelque chose de désagréable. «Writers' Building, monsieur, le siège administratif du gouvernement du Bengale et d'une bonne partie du pays. MacAuley en est, ou plutôt en était, un des hommes les plus puissants. Un collaborateur du vice-gouverneur, pas moins. Ce qui fait d'autant plus penser à un assassinat politique, n'est-ce pas, mon vieux?

– Contentez-vous de continuer les recherches.» Je soupire.

«Oui, monsieur.» Et il salue. Il regarde autour de lui et repère un jeune sergent indigène. L'Indien regardait fixement une fenêtre de l'impasse. Digby crie: «Sergent Banerjee! Par ici s'il vous plaît.»

L'Indien se retourne et se met au garde-à-vous puis il accourt et salue.

«Capitaine Wyndham, dit Digby, puis-je vous présenter le sergent Sat Banerjee. Apparemment une des meilleures recrues de la police impériale de Sa Majesté, et le premier Indien dans le trio de tête aux examens d'entrée.

– Impressionnant », dis-je, d’abord parce que c’est vrai, et ensuite parce que le ton de Digby suggère qu’il est d’un autre avis. Le sergent est simplement gêné.

« Lui et ses semblables, poursuit Digby, sont les fruits de la politique de ce gouvernement pour augmenter le nombre d’indigènes dans toutes les branches de l’administration. Dieu nous garde. »

Je me tourne vers Banerjee. C’est un jeune homme mince aux traits fins, le genre de visage qui restera adolescent même à la quarantaine. Pas du tout la tête que l’on attendrait d’un flic. Il paraît à la fois sérieux et plein d’audace, ses cheveux noirs et lisses sont séparés d’un côté par une raie bien nette, et ses lunettes rondes à monture d’acier lui donnent un air studieux, plus poète que policier.

« Sergent, dis-je. Je veux que vous fassiez des recherches d’empreintes digitales.

– Bien sûr, monsieur », répond-il avec un accent tout droit sorti d’un terrain de golf du Surrey. Il paraît plus anglais que moi. « Autre chose, monsieur ?

– Rien qu’une. Que regardiez-vous là-haut ?

– J’ai vu une femme, monsieur. » Il plisse les yeux. « Elle nous observait.

– Banerjee, dit Digby en tendant le pouce derrière lui en direction de la foule, il y a cent fichus badauds qui nous observent.

– Oui, monsieur, mais cette dame était effrayée. Elle s’est pétrifiée en me voyant, puis elle a disparu à l’intérieur.

– OK, dis-je. Quand vous aurez organisé les recherches, vous et moi irons voir si nous pouvons avoir une conversation avec votre amie.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne idée, mon vieux, intervient Digby. Il y a certaines choses que vous devriez savoir sur les indigènes et leurs coutumes.

Ils peuvent se montrer très particuliers si nous voulons interroger leurs femmes. Vous faites irruption là-bas pour en interroger une et avant de vous en rendre compte vous avez une émeute sur les bras. Il vaudrait peut-être mieux que je m'en occupe. »

Banerjee sursaute.

Le visage de Digby s'assombrit. « Souhaitez-vous dire quelque chose, sergent ? »

– Non, monsieur, répond Banerjee confus. Seulement je ne crois pas qu'il y aura d'émeute si nous allons là-bas. »

La voix de Digby tremble. « Et qu'est-ce qui vous en rend aussi sûr ? »

– Eh bien, monsieur, je suis pratiquement certain que cette maison est un bordel. »

Une heure plus tard nous nous trouvons Banerjee et moi devant l'entrée du 47 Maniktollah Lane, un bâtiment décrépi à un étage. S'il y a une chose dont Black Town ne manque pas c'est de bâtiments décrépis. Tout le secteur se compose de logements délabrés et surpeuplés grouillant d'humanité. Digby a fait une remarque sur le sordide local, mais la vérité c'est qu'il possède une beauté misérable vibrante de vie qui n'est pas sans rappeler Whitechapel ou Stepney.

À une époque la maison a dû être peinte d'un joyeux bleu vif, mais la peinture a perdu depuis longtemps la bataille contre le soleil impitoyable et la pluie de la mousson. Il n'en reste plus que quelques traces pâles, des traînées de bleu délavé sur du plâtre gris-vert de moisissure, témoignage fragile de temps plus prospères. Le plâtre s'est détaché par endroits, exposant de la brique orange qui s'effrite et de l'herbe qui sort des fissures. Au-dessus, les restes d'un balcon font saillie comme des dents cassées, sa balustrade étranglée par le feuillage.

La porte d'entrée se résume à quelques planches noueuses et mal ajustées. Là aussi la peinture est fanée et révèle du bois noir rongé par les vers.

Banerjee lève son *lathi* et frappe bruyamment.

Aucun bruit à l'intérieur.

Il me regarde.

J'acquiesce.

Il frappe de nouveau. « Police ! Ouvrez ! »

Enfin une voix étouffée nous parvient.

« *Aschee, aschee ! Attendez !* »

Des bruits. Des pas traînants s'approchent ; puis quelqu'un tripote un cadenas. La légère porte en bois s'entrouvre en grinçant. Un vieil Indien ratatiné avec une tignasse argentée en désordre se tient courbé devant nous comme un point d'interrogation. Sa peau brunie, aussi fine que du parchemin, pend sur son ossature et lui donne l'air d'un frêle oiseau en cage. Le vieil homme voit Banerjee et lui fait un grand sourire édenté.

« Ha, *Baba*, qu'est-ce que tu veux ? »

Banerjee me regarde. « Monsieur, ce sera peut-être plus facile si je lui explique en bengali. »

J'approuve.

Banerjee parle, mais on dirait que le vieil homme n'entend pas. Le sergent répète, plus fort cette fois. Les fins sourcils du vieil homme se froncent en signe de perplexité. Son expression change peu à peu et le sourire revient. L'homme disparaît et un instant plus tard la porte s'ouvre toute grande. « *Ashoon !* » dit-il à Banerjee, et à moi : « Venez, *sahib*. Venez. Venez ! »

Il nous précède en traînant les pieds dans un long couloir sombre où l'air est frais et lourd de parfum d'encens. Nous le suivons, nos bottes résonnent sur le marbre poli. L'intérieur est de bon goût, presque opulent, et contraste violemment avec la pauvreté de l'extérieur. C'est comme

entrer par une porte de Mile End et se retrouver dans une demeure de Mayfair.

Le vieil homme s'arrête au bout du couloir et nous fait entrer dans un grand salon agréablement aménagé. D'élégants divans sont semés de coussins en soie orientale. Sur le mur du fond, dans un cadre au-dessus d'une méridienne tapissée de velours rouge, un prince indien couvert de bijoux monté sur son destrier blanc regarde stoïquement. Un grand *punkah* vert de la taille d'une table de salle à manger pend du plafond, immobile, et la lumière entre d'une cour extérieure.

Le vieil homme nous fait signe d'attendre et disparaît sans un mot.

Je suis heureux de ce répit. Il y a plus d'une semaine que je suis arrivé, mais j'ai encore la sensation de m'acclimater. Pas seulement à cause de la chaleur. Il y a autre chose, d'informe et d'indéfinissable. Une nervosité qui se manifeste comme une douleur dans la nuque et une nausée au creux de l'estomac. La ville elle-même semble me faire payer un tribut.

Quelques minutes plus tard la porte s'ouvre et une Indienne d'une cinquantaine d'années entre; le vieil homme la suit comme un toutou. Nous nous levons. La femme a de l'allure pour son âge. Il y a vingt ans on devait la considérer comme une beauté. Une silhouette épanouie, une peau couleur café et des yeux marron soulignés de khôl. Elle porte un chignon, une tache de vermillon sur le front, et un sari de soie vert vif, bordé d'une broderie d'oiseaux en fil d'or. En dessous, une blouse de soie verte laisse l'estomac dénudé. Ses bras sont ornés de plusieurs bracelets, en or comme son collier, clouté de petites pierres vertes.

« *Namaskar*, messieurs », dit-elle en joignant les mains en signe de bienvenue. Ses bracelets tintent doucement. « Je vous en prie, asseyez-vous. »



Je lance à Banerjee un regard interrogateur. Est-ce la femme qu'il a vue à la fenêtre? Il secoue la tête.

Elle se présente comme Mme Bose, propriétaire des lieux.

« Mon domestique me dit que vous avez des questions à me poser. »

Elle va s'étendre élégamment sur la méridienne. Comme obéissant à un signal, le *punkah* au plafond se met en mouvement et répand par petites touches une brise bienvenue. Mme Bose appuie sur un bouton de cuivre sur le mur à côté d'elle et une domestique apparaît sans bruit.

« Vous prendrez du thé, n'est-ce pas? » demande Mme Bose. Sans attendre notre réponse elle se tourne vers la domestique et commande : « Meena, *tcha*. »

La domestique disparaît aussi silencieusement qu'elle est venue.

« Alors, messieurs, enchaîne Mme Bose, en quoi puis-je vous aider? »

– Je suis le capitaine Wyndham, dis-je, et voici le sergent Banerjee. Je présume que vous savez qu'il y a eu un incident dans la ruelle voisine. »

Elle sourit poliment. « D'après le bruit que font vos agents, je pense que tout le *para* sait qu'il y a eu ce que vous appelez un incident. Peut-être pourriez-vous m'éclairer sur ce qui s'est réellement passé? »

– Un homme a été assassiné.

– Assassiné? » Elle reste de marbre. « Comme c'est affreux. »

J'ai vu des Anglaises qui ont besoin de respirer des sels à la seule mention d'assassinat, mais Mme Bose est apparemment d'une autre trempe.

« Pardonnez-moi, messieurs, poursuit-elle, mais des gens se font tuer tous les jours dans cette partie de la ville. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu la moitié de la police de Calcutta s'approcher d'ici, et encore moins un

officier anglais. Normalement, le malheureux est emporté à la morgue, un point c'est tout. Pourquoi faire tant d'histoires cette fois? »

Parce que cette fois c'est un Anglais qui a été assassiné. Mais j'ai la sensation qu'elle le sait déjà.

« Madame, je dois vous demander si vous avez vu ou entendu des manifestations de violence la nuit dernière. »

Elle secoue la tête. « Dans cette ruelle j'en entends toutes les nuits. Des ivrognes qui se battent, des chiens qui hurlent, mais si vous me demandez si j'ai entendu un homme se faire assassiner, alors la réponse est *non*. »

Je trouve étrange qu'elle soit aussi catégorique. En général, d'après mon expérience, les femmes cinquagénaires de la classe moyenne ne demandent pas mieux qu'aider la police. Cela pimente leur existence. Certaines y mettent tant de zèle qu'elles prennent volontiers ragots et rumeurs pour paroles d'évangile. Son attitude ne me paraît pas normale pour une personne qui vient d'être informée d'un assassinat à quelques pas de chez elle. Je la soupçonne de cacher quelque chose. Mais cela ne signifie pas nécessairement que c'est en rapport avec l'assassinat. Les autorités ont décrété tellement d'interdits récemment qu'il est tout à fait possible qu'elle dissimule autre chose.

« Y a-t-il eu dans le voisinage des rassemblements susceptibles d'être de nature séditeuse? »

Elle me regarde comme si j'étais un enfant particulièrement lent. « C'est très possible, capitaine. Après tout, nous sommes à Calcutta. Une ville d'un million de Bengalis qui n'ont rien de mieux à faire que parler de révolution. N'est-ce pas la raison qui vous a fait déplacer la capitale à Delhi? Plutôt rôtir là-haut dans un trou perdu parmi des Pendjabis dociles qu'avoir affaire à des agitateurs bengalis. Non qu'en réalité ils fassent grand-chose de plus que parler. Mais pour répondre à votre question, non, je ne

sais rien de rassemblements de nature séditeuse. Rien qui contrevienne aux articles de vos chères lois Rowlatt.»

Les lois Rowlatt. Elles sont entrées en vigueur le mois dernier et nous autorisent à boucler quiconque est soupçonné de terrorisme ou d'activités révolutionnaires. Nous pouvons le garder derrière les barreaux pendant deux ans sans procès. Du point de vue d'un policier, tout en est grandement simplifié. Bien entendu, les Indiens ont réagi par la fureur, et je ne peux pas dire que je le leur reproche. Après tout, nous venons de faire une guerre au nom de la liberté, et, ici, nous arrêtons des gens sans mandat d'amener et nous les enfermons pour tout ce que nous jugeons séditeux, depuis le fait de se réunir sans permission jusqu'à celui de regarder un Anglais de travers.

Mme Bose se lève. «Je regrette, messieurs, je ne peux vraiment pas vous aider.»

Il est temps de changer de tactique.

«Vous pourriez souhaiter réexaminer la question, madame Bose. Le sergent ici présent a exprimé un soupçon quant à la nature d'un établissement que vous dirigeriez. Je pense évidemment qu'il se trompe, mais je peux faire venir une équipe de dix hommes de la brigade des mœurs en moins de trente minutes pour qu'ils trouvent lequel de nous deux a raison. Je pense qu'ils sacageraient cet endroit et vous traîneraient peut-être à Lal Bazar pour vous interroger. Ils pourraient même suggérer que vous passiez une ou deux nuits en cellule, comme il plaira au vice-roi, en quelque sorte... Ou bien vous pourriez coopérer.»

Elle me regarde en souriant. Elle ne paraît pas intimidée, et c'est surprenant. Elle choisit pourtant ses mots soigneusement: «Capitaine Wyndham, je pense qu'il y a eu un... malentendu. Je suis parfaitement prête à vous aider autant que je le peux. Mais honnêtement je n'ai vu ni entendu aucune manifestation de violence la nuit dernière.

– Dans ce cas, vous ne verrez pas d’objection à ce que nous interrogiions quiconque se trouvait dans la maison à ce moment-là. »

La porte s’ouvre et la domestique entre avec un plateau d’argent chargé de tout l’attirail associé à un thé comme il faut. Elle le pose à côté de sa maîtresse sur une petite table en acajou et sort de la pièce.

Mme Bose prend la théière et une élégante passoire en argent et verse le thé dans trois tasses. « Vous pouvez naturellement parler à qui vous le souhaitez, capitaine », dit-elle finalement.

Une fois encore elle appuie sur le bouton de cuivre et la bonne revient. Des mots étrangers sont échangés et elle disparaît de nouveau.

Mme Bose se tourne vers moi. « Dites-moi, capitaine, vous semblez nouveau en Inde. Depuis combien de temps êtes-vous ici ? »

– Je ne savais pas que c’était aussi évident. »

Elle sourit. « Oh, mais si. Tout d’abord, votre visage a cette intéressante nuance de rose qui indique que vous n’avez pas encore appris la leçon de vie la plus importante ici : rester à l’intérieur entre midi et quatre heures. Ensuite, vous n’avez pas encore acquis l’arrogance dont vos semblables font preuve dans ce pays quand ils traitent avec des Indiens. »

– Je suis désolé de vous décevoir.

– Ne le soyez pas, répond-elle avec désinvolture. Je suis sûre que ce n’est qu’une question de temps. »

La porte s’ouvre avant que je puisse répondre et quatre minces jeunes filles entrent, suivies de la domestique et du vieil homme qui nous a fait entrer. Elles sont ébouriffées comme si on venait de les réveiller. Contrairement à Mme Bose, aucune n’est maquillée, mais elles ont toutes une beauté naturelle. Chacune porte un simple sari de coton d’une couleur pastel différente.

« Capitaine Wyndham, dit Mme Bose, permettez-moi de vous présenter ma maisonnée. » Elle fait un geste vers le vieil homme. « Vous avez déjà fait la connaissance de Ratan. Et bien sûr de Meena, ma domestique. Les autres sont Saraswati, Lakshmi, Devi et Sita. » À la mention de son prénom, chaque fille joint les mains en signe d'accueil. Elles paraissent inquiètes. C'était à prévoir. À Londres, la plupart des jeunes prostituées le sont aussi quand un représentant de la loi les interroge. La plupart, pas toutes.

Mme Bose poursuit: « Tout le monde ne parle pas anglais. Vous permettez que je traduise vos questions en hindi ?

– Pourquoi en hindi et pas en bengali ?

– Parce que Calcutta a beau être la capitale du Bengale, beaucoup de gens ici ne sont pas bengalis, capitaine. Sita est d'Orissa et Lakshmi, de Bihar. L'hindi est, disons, la langue véhiculaire. » Elle sourit, amusée par sa propre manière de s'exprimer, et se tourne vers Banerjee. « Je suppose que votre sergent parle hindi. »

Je le regarde.

« Mon hindi est assez rouillé, monsieur, mais passable.

– Alors, très bien, madame Bose, dis-je. Je vous prie de leur demander s'ils ont vu ou entendu du désordre dans l'impasse la nuit dernière. »

Mme Bose leur pose la question. Comme le vieil homme a l'air de n'avoir pas entendu elle la répète plus fort. J'observe Banerjee. Il regarde fixement Devi.

La réponse est chaque fois: « *Nahin.* »

Je ne suis pas convaincu. Sept personnes dans la maison la nuit dernière et aucune n'a rien vu ni entendu ?

« Apparemment non », dit Mme Bose.

Je les examine un à un. Ratan, le vieil homme, est probablement trop sourd pour avoir entendu quoi que ce soit. La domestique, Meena, aurait pu, mais son attitude

ne suggère pas qu'elle dissimule. Mme Bose est trop intelligente pour laisser paraître quoi que ce soit. Une femme dans son domaine d'activité apprend vite à traiter les questions gênantes de la police. Quant aux quatre filles, elles ont dû être occupées la plus grande partie de la nuit avec des clients. L'une d'entre elles peut avoir vu quelque chose. Dans ce cas elles seront probablement moins habiles que Mme Bose pour me le cacher.

Je me tourne vers Banerjee. «Sergent, s'il vous plaît, répétez la question à chacune des filles.»

Il s'exécute et je les observe. Saraswati et Lakshmi répondent toutes les deux *Nahin*. Devi hésite une seconde, détourne le regard, mais finit par dire *Nahin* elle aussi. L'hésitation est tout ce qu'il me fallait.

Banerjee pose finalement la même question à la dernière fille. Elle a la même réponse, et je ne détecte aucun signe de tromperie. C'est à Devi que nous devons parler. Mais pas maintenant, et pas ici. En privé.

«Malheureusement, il semble que nous ne puissions pas vous aider, capitaine, dit Mme Bose.

– En effet.» Je me lève. Banerjee me suit. Si Mme Bose est soulagée elle le cache bien. Elle est aussi calme qu'un lotus sur un lac. Je fais une dernière tentative pour la perturber. «Encore une dernière question, si je peux me permettre.

– Bien sûr, capitaine.

– Où est M. Bose?»

Elle sourit d'un air espiègle. «Allons donc, capitaine. Vous devez comprendre que dans ma profession il est parfois nécessaire de cultiver une certaine image de respectabilité. Avoir un mari, même s'il n'est jamais présent, aide à aplanir certaines petites difficultés de la vie.»

Nous quittons la maison et retournons dans la chaleur écrasante. Le cadavre est toujours là, recouvert d'une

bâche sale. Il aurait déjà dû être emporté. Je cherche Digby des yeux, mais je ne le vois nulle part.

L'impasse est une fournaise, ce qui n'a guère eu d'effet sur la foule qui aurait plutôt grossi. Les gens se serrent sous de grands parapluies noirs. On dirait que tout le monde à Calcutta porte un parapluie, même si c'est en guise de parasol. Je prends mentalement note de suivre le conseil de Mme Bose et rester à l'intérieur dès midi.

J'entends le bruit d'un klaxon et, dans la rue étroite et bondée, une ambulance vert olive se fraie un chemin vers nous. Devant, un agent à bicyclette crie à la foule de la laisser passer. En atteignant le cordon il descend, appuie sa bicyclette contre un mur et se dirige vers moi d'un pas vif.

Il salue. « Capitaine Wyndham, monsieur ? »

J'acquiesce.

« Monsieur, j'ai un message pour vous. Votre présence est requise immédiatement par le chef de la police Taggart. »

Lord Charles Taggart, chef de la police. Je lui dois ma présence au Bengale.

Je remercie l'agent, qui retourne à sa bicyclette. L'ambulance est maintenant arrêtée devant le cordon et deux brancardiers en sortent. Ils parlent à Banerjee puis chargent le corps sur une civière et l'emportent.

Encore une fois je cherche Digby, mais comme il reste introuvable je demande à Banerjee de m'accompagner tandis que je retourne à la voiture garée à l'entrée de l'impasse. Le chauffeur, un Sikh enturbanné, salue et ouvre la portière arrière.

Nous négocions les rues étroites et congestionnées de Black Town, le chauffeur appuyé sur le klaxon et criant des menaces aux piétons, aux rickshaws et aux chars à bœufs sur notre chemin. Je demande à Banerjee : « Comment saviez-vous que cette maison était un bordel, sergent ? »

Il sourit timidement. «Je me suis renseigné auprès de quelques voisins dans la foule. Une femme a été plus qu'heureuse de me dire ce qui se passait au numéro 47.

– Et notre Mme Bose, qu'en pensez-vous?

– Intéressante, monsieur. Ce n'est certainement pas une admiratrice des Britanniques.»

Il a raison. Mais cela ne signifie pas qu'elle est impliquée. C'est une femme d'affaires, après tout, et d'après mon expérience les gens comme elle ont peu de temps pour la politique. À moins qu'elle ne leur rapporte, bien entendu.

«Et la femme que vous avez vue à la fenêtre?

– C'était celle qu'elle a appelée Devi.

– Vous ne croyez pas que ce soit son véritable prénom?

– C'est possible, monsieur, mais Devi signifie déesse, et les trois autres ont des noms de divinités hindoues. Ce sont trop de coïncidences. Et je pense que pour ce genre de personnes il n'est pas inhabituel de travailler sous un pseudonyme.

– Effectivement, sergent.» J'ajoute sèchement: «Je vous félicite pour votre connaissance des prostituées.»

Les oreilles du jeune homme rougissent.

Je poursuis. «Alors, pensez-vous qu'elle a vu quelque chose?

– Elle l'a nié, monsieur.

– Oui, mais vous, qu'en pensez-vous?

– Je pense qu'elle ment, et si je peux me permettre d'avancer une opinion, monsieur, je crois que vous le pensez aussi. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous ne l'avez pas questionnée plus avant.

– Patience, sergent. Il y a un temps et un lieu pour tout.»

Nous venons d'atteindre la route de Chitpore, en bordure de White Town. De larges avenues bordées de



demeures imposantes: les résidences de princes marchands enrichis par toute sorte de commerces, du coton à l'opium.

Je dis à Banerjee: «Sat est un prénom inhabituel.

– Ce n'est pas vraiment le mien, mais l'inspecteur adjoint Digby trouvait Satyendra imprononçable. C'est un des prénoms du roi des dieux Indra. Il m'a donc baptisé Sat.

– Et qu'en pensez-vous, sergent?

– On m'a donné de pires noms, monsieur. Compte tenu de l'incapacité de beaucoup de vos compatriotes à prononcer n'importe quel nom étranger de plus d'une syllabe, "Sat" me convient très bien.»

Nous roulons un moment en silence, mais cela devient vite embarrassant. En outre, j'ai envie de mieux connaître ce jeune homme qui, en dehors des domestiques et des subalternes, est à peu près le premier Indien véritable que j'ai rencontré depuis mon arrivée. Je lui demande de me parler de lui.

«J'ai passé mon enfance à Shyambazar. Ensuite en pension et à l'université en Angleterre.»

Son père, un avocat de Calcutta, a envoyé chacun de ses trois fils faire ses études en Angleterre: Harrow, puis Oxbridge. Banerjee est le plus jeune. Un de ses frères aînés a été nommé au barreau de Lincoln's Inn. L'autre est un médecin d'un certain renom. Quant à Banerjee, son père voulait qu'il fasse carrière dans la fonction publique, le légendaire ICS<sup>1</sup>, mais en dépit de son prestige le jeune homme n'avait pas envie de passer des journées de gratte-papier et il a décidé d'entrer dans la police.

«Qu'en dit votre père?

---

1. Indian Civil Service.

– Il n'est pas très content. Il soutient la lutte pour l'indépendance. Il considère qu'en entrant dans la police impériale j'aide les Britanniques à humilier mon peuple.

– Et vous? »

Banerjee réfléchit un instant. « Je crois qu'un jour nous pourrions effectivement obtenir notre indépendance. Ou bien les Britanniques pourraient partir définitivement. Dans un cas comme dans l'autre je suis certain qu'un tel événement ne sera pas le signal de la paix universelle et de la bonne volonté parmi mes concitoyens, quoi que puisse en penser M. Gandhi. Il y aura encore des meurtres en Inde. Si vous partez, monsieur, nous aurons besoin de compétences pour occuper les postes que vous laisserez vacants. C'est aussi valable pour faire respecter la loi que pour le reste. »

Ce n'est pas exactement l'approbation de l'Empire à laquelle je me serais attendu de la part d'un policier. En tant qu'Anglais, nous présumons que les indigènes sont soit avec nous soit contre nous, et que ceux qui sont employés dans la police impériale sont parmi les plus loyaux. Après tout, ils soutiennent le système. Apprendre que l'un d'eux au moins puisse être quelque peu ambivalent est un choc.

Je l'avoue, ma première semaine à Calcutta m'a apporté plus qu'une simple gêne. J'ai déjà connu des Indiens, j'ai même combattu aux côtés de certains pendant la guerre. Je me souviens d'Ypres en 1915, de la contre-attaque suicide ordonnée par nos généraux contre un pitoyable petit village du nom de Langemarck. Les cipayes de la 3<sup>e</sup> division de Lahore, principalement des Sikhs et des Pathans, ont chargé sans espoir de succès et ont été fauchés avant même d'apercevoir les positions ennemies. Ils sont morts en braves. Aujourd'hui, ici à Calcutta, la façon dont nous traitons leurs semblables dans leur propre pays me trouble.

« Et vous, monsieur? me demande Banerjee. Qu'est-ce qui vous amène à Calcutta? »

Je reste muet.

Que lui dire ?

Que j'ai survécu à une guerre qui a tué mon frère et mes amis ? Que j'ai été blessé et expédié chez moi pour découvrir en sortant de l'hôpital que ma femme était morte de la grippe espagnole ? Que j'étais las d'une Angleterre en laquelle je ne croyais plus ? Non, ce serait inconvenant. Je lui sers donc ma réponse habituelle.

« J'en ai eu marre de la pluie, sergent. »

## 2

J'avais six ans quand ma mère est morte. Mon père était directeur de l'école, un homme d'une importance considérable dans la paroisse et nulle en dehors. Il s'est rapidement remarié, et comme je constituais un surplus inutile, j'ai été expédié à Haderley, un petit internat quelconque dans un coin oublié du West Country, aussi éloigné de tout lieu qu'il est possible de l'être en Angleterre.

Haderley n'était pas différent de la myriade d'autres établissements mineurs qui parsèment les comtés du centre du pays. Provincial par son emplacement et paroissial par son comportement, il apportait une éducation passable, un vernis de respectabilité et, plus important, un lieu commode où parquer les enfants de la classe moyenne qu'il fallait caser dans un endroit discret pour une raison ou une autre. Je n'y voyais aucun inconvénient. J'étais heureux à Haderley, en tout cas plus heureux que je ne l'aurais été chez moi. J'y serais resté plus longtemps si j'avais pu. J'enviais les garçons qui étaient forcés d'y passer les vacances parce que leurs parents étaient en poste dans un coin lointain du globe, portant le fardeau de l'homme blanc pour le bien de l'Empire.

L'Empire, c'était vraiment une entreprise de la classe moyenne, s'appuyant sur des écoles comme Haderley.

Des institutions qui produisaient à la chaîne les diligents jeunes hommes au teint frais servant de lubrifiant à ses rouages ; ils devenaient ses fonctionnaires, ses ecclésiastiques et ses percepteurs. Ils se mariaient à leur tour et avaient des enfants qu'ils renvoyaient en Angleterre recevoir la même éducation qu'eux. Dans les mêmes écoles, où ils étaient modelés pour devenir la prochaine génération d'administrateurs coloniaux. La boucle était bouclée.

J'ai quitté Haderley à dix-sept ans, quand l'argent a manqué. Mon père était tombé malade l'année précédente, et au regard de ses difficultés financières les frais de scolarité étaient devenus un luxe inabordable. Je ne lui en ai pas tenu rigueur. C'était une de ces choses qui arrivent. Néanmoins elle me mettait face à un dilemme : que faire de moi ? Aller à l'université était désormais hors de question, en supposant que j'en aie jamais entretenu l'espoir. À la place, j'ai fait ce que les jeunes gens énergiques sans avenir et surtout sans ressources font depuis des siècles. Je suis parti pour Londres.

J'ai eu de la chance. J'avais un oncle dans l'East End, à proximité de Mile End Road. Magistrat ayant quelques relations, c'est lui qui m'a d'abord suggéré la police. L'idée m'a paru d'autant meilleure que je n'en avais pas d'autre. Je me suis donc porté candidat et on m'a proposé un poste d'agent dans la division H de la police métropolitaine dont le quartier général se trouvait à Stepney. On croit communément que la Met est la police la plus ancienne du monde. C'est inexact. Certes, nous avons les coureurs de Bow Street, mais c'est Paris qui a été la première ville dotée d'une véritable police. La Met n'est même pas la plus ancienne de Grande-Bretagne. Cet honneur revient à Glasgow, plus de trente ans avant que Robert Peel ne suggère d'en créer une à Londres. Reconnaissons que si une ville avait davantage besoin de police que Londres c'était probablement Glasgow.

Non que Londres ait été une ville sûre. Stepney et l'East End, en tout cas, ne l'étaient pas, et nous avons eu plus que notre part de meurtres, bien que les victimes n'aient jamais porté de cravate noire. Ce n'était pas le genre du quartier. Les gars de la division H n'en étaient pas moins reconnaissants à nos bons vieux revolvers Bulldog, même si je n'ai jamais eu besoin d'utiliser le mien, le braquer sur un gredin ayant généralement l'effet désiré.

Ma chance est survenue deux ans plus tard, sur la scène d'un double meurtre particulièrement crapuleux dans Westferry Road. Les corps d'un petit commerçant appelé Furlow et de sa femme ont été découverts tôt le matin par leur jeune employée, Rosie, qui devant un spectacle sorti tout droit d'un illustré à deux sous a fait la chose la plus sensée : elle a hurlé de toutes ses forces. Je faisais précisément ma ronde, et en entendant ses cris je me suis trouvé le premier sur la scène de crime. Il n'y avait aucun signe d'effraction. En fait, il n'y avait guère de signes de violence à l'exception, naturellement, des deux corps en vêtements de nuit et la gorge tranchée dans le logement au-dessus du magasin. D'autres agents sont bientôt arrivés et un cordon a été établi. Une fouille a permis de découvrir une cassette ouverte et vide sous le lit des Furlow.

La presse s'est emparée de l'histoire, a surexcité les habitants du quartier et bientôt la brigade criminelle s'est chargée de l'enquête. Avec un peu de persuasion elle m'a permis d'y participer. Après tout, j'avais été le premier sur la place et je connaissais le terrain.

Nous avons lancé un appel à témoins et plusieurs se sont présentés. Ils ont parlé de deux hommes louches qu'ils avaient vus quitter les lieux ce matin-là. Un couple les a même identifiés comme étant des frères, Alfred et Albert Stratford, des durs avec une réputation de violence considérée comme excessive, même pour cette partie de la ville. Nous les avons interrogés, et bien entendu ils ont